

Texte de la prédication donnée à l'oratoire du Louvre par
Robert Philipoussi, le 19 juillet 2026
Textes: Dt 18, 21-22; Marc 1, 29-34
***Dans cette simplicité-là, c'est d'une beauté
insoutenable***

Jésus guérit la belle-mère de Pierre et les commentateurs se demandent pourquoi.

Je veux dire: se demandent quel est le sens de cette guérison-là. De quoi cette guérison serait-elle le nom. Est-ce une manie, ou une attirance vers la facilité, que de considérer les textes bibliques comme des allégories? Comme des réserves de sens caché à la première lecture? Ce qui déjà contournerait une espèce de joie spontanée et naïve d'éprouver de la joie devant une guérison? Pour beaucoup de commentateurs, spontanés ou érudits, chaque action d'un récit est censée avoir un sens supérieur à l'action proprement dite. Cela peut être anodin: Jésus monte sur une barque, et il devient tout à coup le successeur de Noé victorieux des flots envahissants. Il permet qu'une foule entière soit nourrie, et c'est le nouveau pourvoyeur d'une manne pour un nouveau peuple errant. Mais c'est allé très loin: Jésus est condamné à mort et crucifié comme tant de fauteurs de troubles, et cette mort devient un sacrifice expiatoire et universel voulu par Dieu. Une manie, une quête, celle de voir, dans tout, une volonté, un dessein, voire un sens supérieur.

On passe de ce qui apparaît comme un fait, même un fait important, et pour ce dernier exemple à un fait émouvant, à un concept.

Mais pour moi, c'est une réduction.

Quand j'apprends qu'en fait ce que j'ai vu sur la croix n'était qu'un élément d'un récit plus grand, pré écrit, fonctionnel, j'en arrive même à oublier que sur cette croix, d'abord, quelqu'un est mort.

J'en arrive à oublier la densité du mystère autour de la simple description d'un acte, j'oublie qu'avant le discours, il y avait la vie, même celle de quelqu'un qui s'échappe sur une croix.

Certains donc par exemple se demandent, puisqu'il est écrit que dès qu'elle a été guérie, elle s'est mise à les servir, si la belle-mère de Pierre dans ce récit ne serait pas la première diaconesse de l'Église, ou le premier diacre si on veut garder le masculin supposé neutre de cette fonction.

Ainsi, la norme de l'église instituée serait déjà là, dans ce récit: Pierre serait la figure par excellence de l'apôtre et la belle-mère la figure inaugurale du diacre.

Et c'est pertinent car dans l'église instituée, il y a ceux et celles qui ont la profession d'annoncer la bonne nouvelle par l'acte de la Parole, et ceux et celles qui annoncent aussi la bonne nouvelle mais par les actes du service, par le soin envers le prochain. Sans cette double fonctionnalité, l'église n'est pas pertinente. D'accord. Et le tour est joué: les exégètes disent que ce texte illustre et valide le schéma d'organisation d'une église, et l'église trouve dans ce récit une source de validation, prétendument originelle, de son organisation.

Le problème n'est pas la validité de cette norme, mais à mon sens le problème devient la perte provoquée par le fait de plonger immédiatement dans le symbolique. Car au fond, que dit-on quand on dit qu'un texte illustre

l'église et que l'église fabrique un texte pour se justifier? On ne dit rien. On contemple un fonctionnement en boucle qui fondamentalement ne dit rien, ou pas grand chose de vital.

Alors, reprenons. Pourquoi Jésus guérit-il la belle-mère de Pierre? Et bien je vous réponds et normalement vous m'avez vu venir: parce qu'elle était malade. Et qu'il était là. Et que Jésus était un guérisseur.

Pourquoi, dans nos associations comme la Cimade ou le Casp, prenons-nous soin des demandeurs d'asile? Mon point de vue est que nous le faisons parce qu'ils sont là, et aussi parce que nous étions là, et que nous pouvions le faire.

Plutôt que d'aller dénaturer cette femme, de l'idéaliser sous forme symbolique, je préfère me réjouir qu'il y a plus de deux mille ans, une femme ait été guérie. Je suis heureux de lire le récit d'une personne qui peut-être, sans doute, a existé et qui a été guérie. Je me réjouis plus de ça que d'un symbole, ou que d'une illustration, même quand celle-ci est un croquis de Rembrandt que j'ai utilisé pour illustrer le cartouche de ce culte sur notre site internet.

Vous l'avez entendu tout à l'heure dans le livre des actes: là où il passait, il faisait du bien et il guérissait tous ceux qui étaient opprimés par le diviseur; car Dieu était avec lui!

C'est simple. C'est basique.

Cette façon de considérer les textes bibliques comme des réservoirs de sens caché voire crypté vient de loin et de longtemps, et elle fait toujours recette.

Et elle fait aussi partie des premiers réflexes des prédicateurs en herbe, finalement héritiers spontanés d'une vieille tradition.

Ce mode d'interprétation date des 4^e et 5^e siècles de notre ère. C'est la tradition de l'école d'Alexandrie qui prône la lecture allégorique et qui se distinguerait de l'école d'Antioche, qui elle s'attacherait plus à la littéralité des énoncés.

Dans nos évangiles, il y a la narration de l'action, et dans celle-ci, il est aussi énoncé de multiples paraboles, qui elles sont vraiment faites pour que nous puissions nous en donner à cœur joie et décupler le sens dans tous ses degrés.

Tous les textes ne sont pas des paraboles. Il faut donc garder la distinction, entre les deux genres littéraires. Mais ce qu'on oublie, plus essentiellement, c'est que le christianisme, la foi chrétienne n'est pas une religion du livre! Et cela, je crois, il faut le rappeler clairement et constamment.

Le christianisme n'est pas une religion du livre, c'est-à-dire n'est pas une religion basée sur des mots et des phrases dont il faudrait tirer du sens. Mais il est une religion de la parole faite chair, donc une religion autour d'une personne. Et de fait, une personne, c'est beaucoup plus difficile à décrypter qu'un texte. Une personne, c'est ce qui résiste au symbole ou à l'allégorie. Le bon samaritain, titre donné à une parabole qui ne raconte nulle part qu'il était particulièrement bon, titre donné à quelqu'un peut-être à son corps défendant et poshume et avant qu'il ne devienne l'élément clé d'une histoire imaginaire, est un symbole, la belle-mère de Pierre est une personne.

Une personne, on ne peut la réduire à néant, qu'en la tuant d'une part, ou dans une perspective légale et néanmoins immorale, qu'en la transformant en texte: on le fait tous quand on « parle de quelqu'un » en bien ou en mal », en fait, on transforme quelqu'un en un petit récit clos, un petit récit beaucoup plus manipulable que la personne elle-même, qui avant cette œuvre littéraire était faite de chair, de sang, de sentiments, de contradictions, de paradoxes, de non conscience partielle ou totale d'elle-même, d'obsessions et j'en passe, mais même un petit récit peut aller entourer et jusqu'à étouffer la vraie personne définitivement, qui n'est plus qu'une phrase. Errante et solitaire. Définitive. Plus que son épitaphe, y compris de son vivant.

C'est pourquoi je vous invite à vous intéresser aux textes bibliques, mais avec la même charité que vous auriez ou que nous devrions tous avoir envers une personne. Dans le sens où vous n'auriez pas directement envie de l'étouffer au motif de votre recherche effrénée de sens.

C'est pourquoi sans vous encourager à un littéralisme qui peut souvent être assimilé à de la bêtise, je vous invite aussi, et particulièrement dans un évangile comme celui de Marc, à lire ce qui est écrit.

Encore un exemple- sans doute inspiré par la canicule : Si vous avez un brevet de secourisme et que vous vous mettez à faire un massage cardiaque à la personne qui vient de s'effondrer devant vous dans la rue, je ne vois pas en quoi vous seriez le symbole de quoi que ce soit. Vous avez juste empêché quelqu'un de mourir prématurément.

Mais c'était juste deux personnes. L'une en train de mourir. Et l'autre qui la sauve. Où est l'allégorie? Quel est le symbole de cette action? Il n'y en a pas. L'avantage dans votre cas, c'est que personne n'a pris de notes sur ce qui s'est passé. Je ne doute pas qu'un journaliste voire un écrivain aurait pu transformer votre anecdote en manifeste du courage, de la performance et de la bonté. À votre corps défendant peut-être. Ou consentant, qui sait. Pourquoi ne pas tirer finalement, des bénéfices de son acte héroïque? Mais quel intérêt à devenir la métaphore de soi-même? Quelle perte d'énergie, plutôt que de vivre.

Ainsi le christianisme est la religion de la parole faite chair, faite personne, Jésus de Nazareth, une personne qui marche, voit, guérit, parle. Et si nous ne recevons cette personne que sous la forme de quelques belles phrases écrites, et bien nous sommes sans doute dans l'erreur.

C'est pourquoi je convie souvent les adeptes de l'évangile à carrément entrer dans le texte en position d'observateur de ce qui se passe, à oublier le caractère littéraire de cette affaire. À vivre les évangiles en immersion complète.

Ici c'est dans une maison privée, juste après une délivrance publique dans une synagogue, mais qu'importe, il y a toujours beaucoup de monde autour des malades et vous y êtes. Vous êtes peut-être un cousin. Ou alors vous êtes venu rapporter une jarre que cette femme vous avez prêtée. Bref. Vous êtes venus et vous avez vu. Jésus guérissant une femme, qui se trouve être la belle-mère de Pierre.

Quel enseignement en tirer ? Littéralement aucun. Ou alors considérer que celui ci, ce Jésus, n'est pas quelqu'un qui ne fait que parler en théorie, mais qui agit avec les dons qu'il possède. Quel enseignement en tirer ? Si nous voulions des phrases, c'est à dire un enseignement au sens strict, nous irions plutôt voir Jésus dans ses actes verbaux d'enseignement. Mais dans Marc, nous serions sans doute un peu déçus, car dans cet évangile, il ne parle pas beaucoup. Il agit plus qu'il ne parle.

Puisque la foi chrétienne a pour centre le passage de la parole à la chair donc à la vie, il serait peut-être plus cohérent de ne pas tout de suite faire le chemin inverse mais plutôt d'essayer de rester dans vie, les actes, les effets, la performance de cette parole faite chair en la personne de Jésus de Nazareth.

Les textes sont là, ils méritent exégèses et convoquent à juste titre des savants de nombreuses disciplines, mais au fond, ils n'ont sans doute pas d'autre prétention que d'être des traces de celui qui a marché ici, guéri là, parlé comme ça, des traces sublimes certes, extrêmement subtiles et aussi disparates que la vie, des traces complexes y compris pour un pisteur chevronné mais pas des traités cryptiques et symboliques, voire moraliste à la petite semaine, ou pires, illustratifs.

Je me réjouis de cette guérison, car je suis content qu'une personne cesse de souffrir. Et si je transforme cette femme en symbole, en fait, peut-être que je passe à côté de la bonne nouvelle de ce texte: à savoir que quelqu'un ait été guéri.

C'est ma bonne nouvelle de ce matin. Elle est simple et brute. Et belle, de mon point de vue. Littérale matérielle et brute. Elle avait de la fièvre. Elle n'en a plus. Elle était couchée. Elle a été relevée.

Le vrai prophète, dit le texte du Deutéronome qui a été lu en premier c'est celui dont la parole se réalise, c'est à dire devient un acte. En voici un.

Elle a été relevée.

Comme Jésus finalement qui jeté dans un tombeau si l'on l'y avait laissé, aurait été la proie de tous les compétiteurs en nécrologie.

Mais il a été annoncé qu'il a été relevé du tombeau. Relevé comme cette femme.

Intéressant, puisque même si certains ne vont pas se gêner pour le renfermer quand même dans des nombreux sarcophages théoriques, et il y a quand même l'idée qu'il est vivant, et qu'un vivant, cela ne se comprend pas, ça ne s'attrape pas si facilement.

Attrape moi si tu peux, on dirait le défi de Jésus aux théologiens depuis deux millénaires. Mais c'est un défi impossible, car Jésus n'est pas un texte. C'est, ou c'était selon votre façon de croire, un vivant.

Il s'approcha et la fit lever en lui saisissant la main Dans cette simplicité-là, c'est d'une beauté insoutenable

La parole s'est faite chair. Amen.